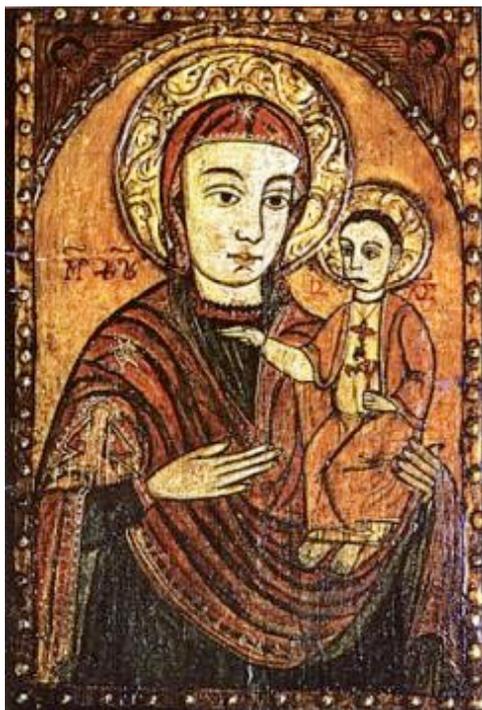


## L'icône de l'Enfantrice de Dieu qui versa des larmes à Máriapócs

La petite ville de Máriapócs<sup>1</sup>, au nord-est de la Hongrie, non loin de la frontière de l'Ukraine subcarpatique, est habitée en partie par des Hongrois (majoritairement catholiques romains ou uniates) et en partie par des Ruthènes<sup>2</sup> (majoritairement uniates ou orthodoxes). La localité est mentionnée la première fois dans les sources historiques à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, avec le nom de *Pócs*.

*Mária*, un des noms de la Toute-Sainte en hongrois, y fut ajouté au XVIII<sup>e</sup> siècle, en raison des événements qui sont relatés ci-dessous.



Dans les années 1670, un notable de Pócs, enlevé par les Ottomans, puis libéré de façon inexplicable, fit peindre, en reconnaissance de sa libération inespérée, une icône de l'Enfantrice de Dieu, de type *Hodigitria* (qui montre le chemin). L'icône finit par être offerte à la petite église en bois de Pócs, dont l'iconostase était plutôt pauvre.

Or, le dimanche 4 novembre 1696, pendant la célébration de la Divine Liturgie, un laboureur parmi les fidèles remarqua des larmes qui coulaient des yeux de la Toute-Sainte de l'icône. Le phénomène dura d'abord sans interruption pendant deux semaines, puis, avec de courtes pauses, jusqu'au 8 décembre.

D'après un document de l'époque, ce dernier jour il faisait si froid que l'eau et le vin avait gelé dans le calice, mais les larmes de la Vierge ne cessaient pas de couler.

Ce même jour, le comte Corbelli, général des armées impériales, craignant que l'événement ne fournisse un prétexte à une rébellion des Hongrois contre les Habsbourg, vint à Pócs pour examiner l'icône et, l'ayant tâchée, la trouva intacte. Ce geste lui valut la guérison de l'arthrite qu'il avait à la main droite.

En raison des conditions météorologiques extrêmes, ce n'est qu'après les fêtes de la Nativité qu'une enquête ecclésiastique put être menée. 36 témoins oculaires (de confessions diverses : catholiques romains, orthodoxes, uniates, luthériens et calvinistes) furent entendus, tous confirmant le miracle.

L'empereur d'Autriche, Léopold I<sup>er</sup>, qui était aussi roi de Hongrie depuis que les Habsbourg, à la faveur de l'invasion ottomane, avaient annexé une partie du pays, fit transporter l'icône, probablement à la demande de son épouse, Éléonore, à Vienne, capitale de l'Empire autrichien.

<sup>1</sup> Prononcez : *Mariapotch*

<sup>2</sup> Les Ruthènes sont un groupe ethnique slave des Carpates orientales, qui n'a jamais constitué d'État indépendant. C'est une minorité de longue date en Hongrie, qui, tout en gardant sa foi orthodoxe (jusqu'à l'Union d'Oujgorod), puis son identité ethnique, s'était toujours identifiée au sort des Hongrois et a combattu de leur côté, que ce soit contre l'occupant ottoman ou pour l'indépendance vis-à-vis des Habsbourg. C'est pour cela qu'ils ont toujours été très estimés par les Hongrois, et appelés «gens fidelissima» (*peuple très fidèle*) par le prince hongrois Rákóczi II, chef de la guerre d'indépendance de 1703-1711 contre les Habsbourg.

Portée en procession de lieu en lieu, l'icône miraculeuse suscita une grande vénération de la part des foules, qui l'invoquaient surtout au sujet de la guerre contre les Turcs. Ceux-ci furent définitivement chassés du territoire austro-hongrois en 1697, le jour même où l'icône trouva sa place définitive dans la cathédrale. On peut l'y voir et la vénérer encore aujourd'hui dans une des chapelles de la cathédrale Sainte-Étienne (*Stephansdom*).

Plusieurs miracles eurent lieu par la suite dans la capitale autrichienne, mais la Vierge de cette icône ne pleura plus jamais.

Deux ans plus tard, en 1699, une copie de l'icône fut faite à Vienne, copie envoyée à Pócs pour «consoler» les Hongrois et les Ruthènes de la perte de leur icône miraculeuse.

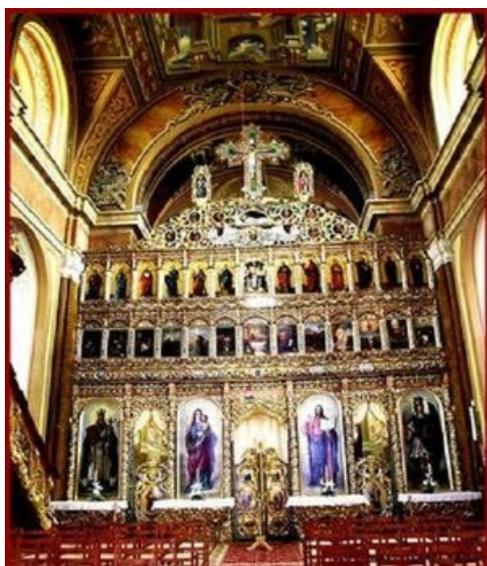
Or ce n'est pas la première fois dans l'histoire que la Vierge Marie choisit, par l'intermédiaire de son icône, l'endroit où elle se plaît ou veut agir : c'est cette copie qui versa des larmes depuis son arrivée à Pócs, à deux occasions – mais jamais l'icône originale restée à Vienne, ni les innombrables autres copies qui furent faites pour divers endroits d'Europe Centrale.

Le 1<sup>er</sup>, le 2 et le 3 août 1715 (la veille, le jour et le lendemain de la Saint-Élie selon le calendrier orthodoxe), eut lieu une nouvelle lacrymation, en présence de milliers de fidèles.

C'est à la suite de cet événement que le nom de la commune de Pócs fut changé en Máriapócs, et en 1749, on décida de construire une nouvelle église, en pierre celle-ci, dédiée à l'Archange saint Michel.

Máriapócs est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté par des chrétiens de toutes confessions et de tous lieux.

L'église, du reste fâcheusement baroque, a été récemment rénovée (2010).



L'iconostase (à gauche) est, elle aussi (hélas !) de style baroque.

La copie de l'icône de la Toute-Sainte (à droite) a sa place au-dessus de l'autel.



J'aimerais maintenant émettre quelques hypothèses concernant les moments de lacrymation.

Comme les Ottomans furent définitivement chassés du territoire austro-hongrois en 1697, par la victoire sur eux du prince Eugène de Savoie, à la bataille de Zenta, le jour même où l'icône fut déposée à la Cathédrale Saint Étienne de Vienne, les Autrichiens attribuèrent aussitôt la victoire à cet événement.

C'est possible. Mais ce n'est sûrement pas pour cela que la Toute-Sainte avait pleuré un an auparavant.

Un événement triste, que les historiens d'Europe Centrale et Orientale n'associent jamais aux larmes de la Vierge de Pócs, concerne les Ruthènes qui habitaient dans cette région.

Un peu plus de 50 ans avant la première lacrymation, le 26 avril 1646, eut lieu l'Union d'Oujgorod, qui scella la décision de 63 prêtres orthodoxes ruthènes, dans cette seule ville, (en hongrois : Ungvár) de s'unir à Rome.

Qui tint compte, sinon la Toute-Sainte, du nombre des autres Ruthènes qui quittaient l'orthodoxie en masse pour s'unir à Rome pendant les 50 ans qui s'écoulaient entre l'Union d'Oujgorod et les larmes miraculeuses ?

On peut dire que c'était la fin de l'Église orthodoxe de Hongrie, maintenue jusqu'alors par cette «gens fidelissima», et pendant que Rome jubilait, la Vierge pleurait.

Comme ce n'est pas tant les orthodoxes qui écrivent l'histoire, il est difficile de trouver les causes historiques exactes des autres lacrymations de la Vierge : celle que je viens de mentionner est une hypothèse comme une autre, mais je la trouve plausible.

Ne connaissant pas bien l'histoire, je n'ai pas la moindre idée pourquoi elle dut pleurer en 1715...

Mais j'en ai une concernant la troisième fois, celle de 1905. Elle coïncide grosso modo à la publication d'un écrit de V. I. Lénine, intitulé *Socialisme et religion* (lire en français ici : <http://www.legrandsoir.info/socialisme-et-religion.html>), où le grand révolutionnaire bolshévique déclare la fin de la religion en tant qu'affaire publique. Cet écrit, dont on ne parle pas souvent, est toujours d'actualité, et tout socialiste ou autre athée s'en inspire, même sans le savoir, jusqu'à nos jours. Il constitue le reniement non seulement de l'orthodoxie, mais de toutes les religions.

Je crois que la Toute-Sainte avait de quoi pleurer en prenant connaissance de cet écrit ignoble et de ses conséquences quasi universelles. D'ailleurs, les persécutions antireligieuses ne tardèrent pas à s'ensuivre en Russie après cette déclaration, et «la nuit très longue et très sombre» annoncée par le saint patriarche Tikhon à son lit de mort avait déjà commencé en écho à cet écrit.